

## LE GISEMENT DE GLOZEL

Nous avons rendu compte des travaux pratiqués, ces jours derniers, sur le champ de Glozel, par les membres d'une commission que l'institut international d'anthropologie, qui, vers la fin de septembre, tint un congrès à Amsterdam, avait chargée d'examiner sur place le gisement. Cette « énigme » de Glozel a donné lieu à tant de controverses et même de polémiques que nous nous étions abstenus jusqu'ici de relater les divers incidents qu'elle a suscités. Géologues, archéologues, épigraphistes n'étant pas d'accord entre eux, il semblait que les profanes dussent observer une réserve prudente. Mais le problème scientifique posé par les découvertes de Glozel a heureusement atteint aujourd'hui ce qu'on pourrait appeler la phase d'arbitrage, l'intervention des arbitres ayant été non seulement acceptée, mais souhaitée par quelques-uns de ceux qu'on désigne sous le nom de « glozéliens » et d' « antiglozéliens ». Le moment est donc venu de dresser un historique de la question de Glozel. Nous nous bornerons à exposer impartialement les faits ou du moins un résumé des faits. Dans quelques semaines, les conclusions du rapport des enquêteurs de l'institut international d'anthropologie seront publiées et, bientôt sans doute, le ministère de l'instruction publique fera connaître l'avis des experts qu'il a désignés. D'ici là, aucun de ceux qui restent, devant le problème de Glozel, dans la position de curieux désintéressés, ne saurait se former une opinion valable. Notre récit aura donc le caractère d'une simple information. Au surplus, lorsqu'ils eurent achevé leurs fouilles, les savants délégués par l'institut international d'anthropologie ont rédigé un « communiqué » contenant implicitement un conseil de modestie et de patience qui s'adresse à nous tous. Ce bref communiqué disait, en effet :

La commission, ayant pris connaissance de plusieurs articles de journaux relatifs à ses travaux, croit de son devoir de déclarer qu'elle n'infirme ni ne confirme aucune des appréciations que la presse a pu porter.

On ne trouvera donc ici que les données capitales du problème dont la solution doit nous être prochainement fournie par les savants qui ont consenti à l'étudier.

\*\*\*

Glozel, petit hameau de la commune de Ferrières-sur-Sichon (Allier), est situé à 23 kilomètres, au sud-est, de Vichy. Un vieillard, M. Fradin, y possède une ferme et des champs. C'est un humble paysan qui cultive son bien, avec l'aide de son petit-fils. Celui-ci, Emile Fradin, fut le premier découvreur de Glozel. Il labourait, un jour du commencement de mars 1924, quand il aperçut, dans les mottes soulevées par la charrue, deux objets dont on dit depuis qu'ils étaient deux tablettes de terre cuite portant des inscriptions incompréhensibles. Le jeune Fradin parla de sa découverte aux gens du voisinage et leur montra sa trouvaille. Sur le conseil de l'institutrice de Ferrières-sur-Sichon, Mlle Picandet, il entreprit l'exploration du champ et réussit à déterrer d'autres briques qu'il conserva.

Une année s'était écoulée depuis la découverte des deux premières tablettes, quand un médecin de Vichy, le docteur Morlet, qui s'intéressait aux choses de l'archéologie, mais plutôt en amateur (nous ne donnons à ce mot aucun sens péjoratif) qu'en spécialiste, se rendit à Glozel. C'était au mois d'avril 1925. Le docteur Morlet jugea les objets trouvés par Emile Fradin fort intéressants. Il loua, pour neuf ans, le champ du grand-père Fradin, afin d'obtenir de celui-ci que cette partie du domaine — laquelle ne mesure qu'une quarantaine de mètres sur quinze — ne fût plus cultivée. Dès lors, le docteur Morlet pratiqua lui-même les fouilles, en prenant le jeune Emile Fradin comme auxiliaire. Peu de temps après, il entreprit la publication d'une série de mémoires dans le *Mercure de France* où M. Van Gennep, ethnographe, dont les travaux sont estimés, commenta favorablement ses travaux.

Le docteur Morlet publia en outre quatre brochures illustrées. C'est ainsi que ses découvertes parvinrent à la connaissance du monde scientifique. Elles suscitèrent une vive curiosité et presque partout un absolu scepticisme, car elles paraissaient déborder, à cause de leur nouveauté

Le Temps  
13/11/1927

Bibliothèque Maison de l'Orient



145361

4

paradoxe, le cadre de l'expérience acquise. Des savants, dont plusieurs sont membres de l'Institut de France, furent invités par le docteur Morlet à visiter le champ des Fradin. Quelques-uns s'adirent à cette invitation. Mais le docteur Morlet crut devoir écarter du gisement certains autres notables archéologues. Il voulait, a-t-il dit, garder seul la direction de ses travaux et seul en tirer des conclusions scientifiques. Cette « exclusive » confirma plusieurs savants dans la méfiance que leur inspirait le gisement de Glozel. Et la littérature « glozélienne » étant née, la littérature « antiglozélienne » se développa parallèlement.

Les diverses opinions émises peuvent se résumer ainsi : pour les uns, les objets découverts à Glozel appartiennent à une époque antérieure à ce qu'on nomme l'âge du métal — et cela impliquerait que l'écriture fut connue dans l'ouest de l'Europe bien avant qu'on le croyait et l'enseignait jusqu'ici; pour les autres, ces objets ne datent que de l'époque gallo-romaine; pour d'autres enfin, les objets retirés du champ des Fradin sont, en partie tout au moins, l'œuvre de la fraude ou de la mystification.

Bientôt, les contestations prirent le ton d'accusations. Sur ces entrefaites, en septembre dernier, le congrès international d'anthropologie, réuni à Amsterdam, émit le vœu que des savants ne s'étant pas encore mêlés à la controverse se livrasent eux-mêmes à des fouilles dans le champ de Glozel. Cette opération vient, comme on le sait, d'être effectuée. Puis le ministre de l'Instruction publique prit à son tour une « mesure conservatoire ». M. Edouard Herriot, au début d'octobre dernier, informa le docteur Morlet qu'il décidait d'ouvrir une « instance en classement » pour le gisement de Glozel et pour les objets qui en proviennent. Il laissait le docteur Morlet libre de continuer ses fouilles, mais sous la surveillance d'un délégué de son administration.

Était désigné pour exercer cette surveillance M. Peyroni, correspondant de la commission des monuments historiques et conservateur du musée préhistorique des Eyzies de Tayac. Le docteur Morlet n'accepta pas sans manifester de l'inquiétude cette intervention de l'État. Il écrivit même au ministre de l'Instruction publique une lettre où il alléguait que sa bonne foi avait été surprise. Néanmoins, M. Peyroni vient de commencer, à Glozel, l'accomplissement de sa mission, en même temps que les membres de la commission internationale, dont il fait partie, remplissent la leur.

Tel est actuellement l'état de la question. Il nous reste à reproduire l'avis des principaux savants qui ont porté un jugement sur Glozel.

JEAN LEFRANC.

L'OPINION DE M. SALOMON REINACH  
MEMBRE DE L'INSTITUT

M. Salomon Reinach nous apprenait tout récemment qu'il est allé deux fois à Glozel, en 1926 et en 1927, et qu'il a assisté à quatre longues matinées de fouilles. Jusqu'à sa première visite du champ des Fradin, il était sceptique. Il nous a même confié que, dans la dernière lettre qu'il adressa au docteur Morlet avant de se rendre à Glozel, il écrivit ceci : « Secouez donc Fradin comme un prunier, pour savoir où il prend ces objets-là... »

M. Salomon Reinach a bien voulu nous remettre l'intéressant article que voici :

Le peu de nouvelles certaines que nous ayons — car les membres de la commission internationale ont donné un louable exemple de discrétion — permettent d'affirmer d'ores et déjà que ladite commission n'a trouvé aucune trace de fraude ni de truquage à Glozel, mais qu'elle a rencontré en fouillant, dans des conditions qui excluent toute supercherie, des spécimens de presque toutes les séries dont le docteur Morlet et son jeune auxiliaire E. Fradin ont recueilli, depuis 1926, de si nombreux exemplaires. Une éclatante réparation est donc due au docteur Morlet qui, pour avoir entrepris les fouilles à ses frais, pour avoir sauvé un gisement archéologique de la plus haute valeur, pour avoir publié au fur et à mesure — et non comme tels savants célèbres dix ans après — ses découvertes, pour s'être montré accueillant envers tous ceux qui voulaient, sans arrière-pensée, assister à ses fouilles, s'est vu traité de faussaire, de mystificateur, accusé de bluff et de charlatanisme, en un mot basement insulté par des personnes qui n'avaient rien vu ou n'avaient pas voulu ouvrir les yeux. J'ai recueilli au passage toutes ces manifestations, souvent discourtoises, d'un scepticisme systématique et je compte les publier un jour comme un curieux épisode de l'histoire des recherches archéologiques sur notre sol.

Ce n'est pas le premier, bien qu'il ait été le plus bruyant. Quand Boucher de Perthes, vers le milieu du siècle, découvrait la civilisation de Saint-Acheul, l'homme quaternaire contemporain du mammouth, les géologues de l'Académie des sciences se moquèrent de lui; il fallut, en 1859, la réunion à Abbeville d'une commission internationale — déjà — composée de savants anglais et français dont j'ai encore connu quelques-uns, pour que la grande découverte de Boucher de Perthes ne fût pas ensevelie avec lui.

Quand Lartet et Christy, depuis 1864, révélèrent au monde l'existence d'un art quaternaire dans le Périgord, de sculptures et de gravures en partie admirables, dues à l'homme contemporain du mammouth et du renne, Adrien de Longpérier en France, Lindenschmit en Allemagne, et bien d'autres ailleurs, hochèrent la tête et crièrent au faux. J'ai encore connu, en 1886, le vieux Lindenschmit, directeur du musée de Mayence; bien que les trouvailles se fussent multipliées, il n'en voulait pas accepter une seule et arguait de l'existence de deux faux ridicules pour mettre tout dans le même sac.

Même histoire en 1874, lorsque l'Espagnol Sautuola, ou plutôt sa petite-fille, découvrit d'étonnantes peintures quaternaires sur les parois de la grotte d'Altamira, près de Santander. G. de Mortillet, sans y aller voir, les déclara fausses; sauf en Espagne, personne n'y crut, et il fallut plus de vingt ans, marqués par des découvertes analogues faites en France, pour que l'authenticité de ces œuvres de premier ordre fût reconnue.

Lorsque Piette, à la fin du siècle, découvrit les galets peints du Mas-d'Azil, avec d'incontestables rudiments d'une écriture — lorsque je publiai la statuette aurignacienne d'une grotte de Grimaldi — lorsque les fils Begouen constatèrent l'existence, au fond d'une caverne de l'Ariège, d'un groupe merveilleux de deux bisons en ronde-bosse — mêmes dénégations, mêmes criaileries. On prête à un préhistorien connu cette spirituelle et injuste boutade : « Les bergers d'Altamira ne peignent pas mal, mais les fils Begouen modèlent mieux. »

Ce scepticisme a bien des causes, légitimes ou non. Parmi les causes légitimes, il y a la méfiance à l'égard des faussaires. Ceux-ci ne manquent pas et sont de plus en plus habiles, mais tous copient ou compilent; ils n'inventent pas, et si, par hasard, ils inventent, ce qui est très rare, ils produisent des choses si grotesques qu'elles ne peuvent tromper personne, comme les inscriptions sanscrites sur os quaternaires du pharmacien Meillet (1864). Il y a encore la crainte de se compromettre par la crédulité, comme si l'on ne se compromettrait pas tout autant par le scepticisme! Mais il y a encore, parmi les raisons moins excusables, l'horreur du nouveau, qui va à l'encontre de ce qu'on enseigne, et quelquefois — pourquoi le taire? — la jalousie. Celle-ci se manifeste volontiers, dans certains groupes, à l'égard de ce qu'on nomme aux courses les *outsiders*, les savants sans diplômes ni chaires qui n'ont pas le droit d'avoir plus d'esprit ou de chance que les savants prébendés. Il se trouve justement que les chercheurs qui ont constitué, puis immensément enrichi la science des origines de l'humanité — Boucher de Perthes, Lartet, Sautuola, Piette — n'étaient pas des archéologues de profession, et Lartet, qui était géologue et paléontologiste, ne put exécuter ses fouilles mémorables dans le Périgord qu'avec le concours d'un riche chapelier anglais, Henry Christy.

Le docteur Morlet a rejoint cette phalange d'heureux amateurs et conservera parmi eux un très haut rang, car il ne s'est pas contenté de découvrir; il a vu clair du premier coup et n'a pas eu besoin de gens du métier pour le mettre dans la bonne voie. *Inde iræ!*

Qu'enseignent, au rebours des doctrines courantes, les fouilles du gisement néolithique ancien de Glozel? Cela peut s'indiquer brièvement :

1° Alors qu'on admettait que la civilisation quaternaire de la Madeleine était morte avec le dernier renne, tuée par l'adoucissement du climat, les fouilles ont montré que, sur les contreforts du Plateau Central, le renne a survécu quelque temps et la civilisation avec lui.

2° Alors que la coexistence du renne et de la céramique passait pour impossible, les fouilles ont montré que les débuts de la céramique, dans cette région, sont contemporains des derniers rennes.

3° Alors que l'on croyait que l'art de la gravure sur pierre et sur os était mort avant l'époque néolithique, on l'y trouve encore, bien que dégénéré, avec les premiers vases, les premières bâches mal polies.

4° Alors que l'on croyait que l'imitation des formes humaines en terre cuite ne paraissait pas en Gaule avant l'an mille, on l'y constate au moins vingt siècles plus tôt, sous l'aspect d'idoles aux deux sexes qui n'ont de similaires nulle part ailleurs et de vases à visages dont des exemplaires très perfectionnés, beaucoup plus tardifs, apparaissent en Troade et dans l'Allemagne du nord.

5° Alors — et voici la grande nouveauté — qu'on faisait venir de l'Orient méditerranéen après l'an mille les rudiments d'écritures linéaires en Gaule et en Espagne, les fouilles ont prouvé que, sur le point exploré, l'écriture linéaire sur terre cuite et sur pierre, sans aucun vestige d'emploi du métal, était déjà très développée vers 3000 à 4000 avant notre ère. Les tablettes de Glozel, dont l'une contient plus de 100 caractères, sont contemporaines des plus anciennes inscriptions d'Égypte et de Chaldée, sinon plus vieilles, et ne leur doivent absolument rien. En revanche, les 120 ou 130 signes de cette écriture comprennent, à côté de beaucoup qui sont tout nouveaux, presque tous ceux des écritures ibériques, phéniciennes, grecques, italiennes, etc. (Cet etc. est indispensable, car il faut penser aussi aux écritures de Libye, de Chypre, de Crète, peut-être même du nord de l'Europe.) Force est donc de se demander si l'alphabet dans lequel j'écris ces lignes ne serait pas d'origine occidentale, hispano-gauloise, et non orientale, c'est-à-dire syro-phénicienne.

Bien que ces conclusions étonnent et scandalisent, elles ont été en partie prévues, sur de faibles indices par des hommes que les savants en us qualifiaient d'amateurs téméraires, à savoir Estacio de la Vega et Ricardo Severo au Portugal (1891, 1904), Piette en France (1896), Wilke en Allemagne (1912). Piette, surtout, s'autorisant des signes graphiques découverts par lui au Mas-d'Azil et de ceux — bien rares — qu'on avait remarqués depuis Lartet (1865) sur des objets quaternaires, avait pressenti avec un véritable génie divinatoire que les Phéniciens furent les classificateurs, les abrégiateurs, les propagateurs, mais non les créateurs de l'alphabet, qu'ils surent extraire, pour les besoins de leur commerce, de l'ensemble confus des écritures linéaires nées dans l'ouest méditerranéen, les 22 signes qui ont fait une si grande fortune. Ces écritures descendent, par voie de développement, des rudiments de l'art d'écrire à l'âge du renne. Cette magnifique civilisation du Périgord et des Pyrénées a pu être étouffée, en Gaule et en Espagne, par des invasions venues du nord, mais ses conquêtes essentielles se sont conservées près de la grande mer intérieure, ont voyagé vers l'est et ont été rendues bien plus tard à nos rivages par les marins phéniciens et grecs. L'histoire connaît de ces chocs en retour.

Il résulte encore de ce qui vient d'être exposé une conclusion contraire aux idées reçues : la civilisation de l'âge du renne en Gaule n'appartient pas au huitième ou au dixième millénaire avant notre ère, mais à une époque bien plus récente, puisqu'on en discerne si nettement les survivances au début du néolithique (vers 4000). A Glozel, où il y a des vases de terre, non de cuir, la civilisation est déjà, en partie du moins, sédentaire, et cela concorde avec la chronologie babylonienne, conservée par la *Genèse*, qui place entre 4000 et 5000 l'origine de la civilisation, passant peu à peu du nomadisme à la fixité.

Résultats grandioses! Chapitres nouveaux de l'histoire! Qui ne voudrait avoir été insulté et honni comme le docteur Morlet pour les avoir écrits ou du moins suggérés par ses découvertes? L'immortalité s'est souvent achetée plus cher.

SALOMON REINACH.

#### L'OPINION DE M. RENÉ DUSSAUD

MEMBRE DE L'INSTITUT

M. René Dussaud a déjà fait connaître son avis sur Glozel dans une étude, publiée en brochure, dont les conclusions contestent nettement l'authenticité du gisement. L'éminent épigraphiste a bien voulu consentir à résumer pour nous l'exposé de sa thèse dans la déclaration qu'on va lire :

#### DÉCLARATIONS DE M. RENÉ DUSSAUD

En ce moment, le mieux serait d'attendre la publication des travaux de la commission internationale, qui vient de quitter Glozel, et dont les conclusions réservent peut-être des surprises au public qui a lu les manchettes sensationnelles des journaux et entendu les appels indiscrets de la T. S. F. Je ne puis cependant résister aux aimables sollicitations du *Temps*.

D'ailleurs, comme la commission internationale ne compte aucun épigraphiste, j'ai toute liberté pour me mouvoir sur le terrain des écritures où je voudrais me cantonner. Je connais le texte de la réponse qui sera faite dans le *Mercur de France* du 1<sup>er</sup> décembre aux déductions épigraphiques de ma brochure *Autour des inscriptions de Glozel*. Cette réponse n'apportera que plus de précision à ma thèse que les caractères phéniciens de Glozel, tirés des vingt et une premières tablettes, ont été empruntés à l'alphabet phénicien récent, du type d'Eshmounazar (cinquième siècle avant Jésus-Christ), que certains caractères archaïques ne sont apparus que postérieurement et qu'enfin, lorsque l'écriture phénicienne du treizième siècle avant notre ère a été connue de l'éditeur des tablettes, le numérotage des signes glozéliens a été bouleversé et l'on a affirmé que l'écriture glozélienne était encore plus voisine de l'alphabet d'Ahiram (treizième siècle) que de l'alphabet d'Eshmounazar. Or, sur ce dernier point notamment, la réponse en question est inopérante.

Ma démonstration touchant la fausseté des tablettes glozéliennes reste donc entière; elle est même renforcée par la précieuse adhésion de presque tous les épigraphistes français. Je ne citerai, car elle les résume toutes, que l'opinion d'un éminent spécialiste au savoir aussi profond qu'étendu, M. Isidore Lévy, professeur à l'École des hautes-études (Sorbonne) : « Démonstration décisive; la cause est entendue. »

Le public qui, contrairement à l'avis de certains augures, garde par-dessus tout le goût des choses de l'esprit, se demande comment d'autres savants professent une opinion contraire. Cela tient uniquement, dans le cas présent, à une différence de méthode.

Une école, celle de l'esprit géométrique, accepte pour authentique ce qu'elle ramasse dans la terre et, quel que soit l'objet trouvé, elle généralise au point d'admettre pour indiscutables, sans examen, les 3.500 pièces qu'on lui présente. Une telle prétention ne se comprendrait que si les fouilles avaient été conduites, dès le début, d'une manière impeccable; mais tel n'est pas le cas.

La seconde école considère les objets en eux-mêmes et les étudie — ou demande à les étudier. Elle les suspectait si peu au début que nombre de ses tenants ont d'abord plus ou moins admis l'authenticité des séries glozéliennes. On le leur reproche à tort aujourd'hui. Partis d'horizons différents et ayant suivi des voies indépendantes, les partisans de la seconde école, préhistoriens, spécialistes dans l'étude du terrain, épigraphistes, ont tous été conduits par leurs investigations à reconnaître une masse imposante de pièces fausses.

La même question de méthode a soulevé, en 1872-1877, les discussions sur les *Moabites* ou antiquités soi-disant trouvées dans le pays de Moab. Le gouvernement prussien, qui avait acquis un premier lot de 1.700 pièces, envoya sur place un délégué pour mener des fouilles de contrôle et vérifier si les tablettes à inscriptions, les statuettes et vases en terre cuite, qu'on disait provenir du pays de Moab, s'y trouvaient réellement. À trois reprises le délégué prussien entreprit des fouilles et retira de ses mains, dans un terrain qui ne lui parut pas remanié, tablettes, statuettes et vases en terre cuite. Le consul d'Allemagne à Jérusalem fit à son tour la même expérience qui réussit parfaitement. Cependant, on sut, quelques années après, qu'un simple Arabe, sans instruction, Selim el Qari, avait fabriqué de ses mains à Jérusalem toutes ces pièces et toutes ces inscriptions. Dès le premier jour, Clermont-Ganneau avait décelé le faux en s'appuyant sur l'épigraphie.

L'habileté des faussaires rend de plus en plus difficile le métier d'archéologue. On peut le constater sans verser dans l'excès qui pousse à tout suspecter. Ce dernier état d'esprit n'est pas le mien puisque j'ai sur la conscience d'avoir publié jadis un objet faux, imitation en terre cuite d'un poids bilingue assyrien et araméen. Je l'avais acquis à la vente d'un savant étranger. En 1908, je le montrai à M. Salomon Reinach en lui confiant mes doutes.

« Pourquoi, me dit-il, voulez-vous qu'on se soit amusé à fabriquer une pièce pareille? Faites-moi un article que je publierai dans la *Revue archéologique*. »

Ce qui fut dit fut fait; mais l'objet n'en demeura pas moins faux, ni moins vive mon admiration pour le savant directeur de la *Revue archéologique*.

J'ai, personnellement, si peu la hantise du faux que, récemment, j'ai déclaré authentique une inscription phénicienne gravée sur la statue du pharaon Osorkon I<sup>er</sup>, bien que cette inscription ait été considérée comme fautive depuis près de vingt ans.

À cette occasion, j'ai pris mes responsabilités, d'abord en publiant le texte phénicien dans la revue *Syria*, puis en faisant acquérir le monument par le musée du Louvre. Est-ce trop demander qu'on en use de même avec les textes de Glozel et que ceux qui affirment leur authenticité les publient dans la *Revue archéologique* et les fassent acquérir par le musée de Saint-Germain?

RENÉ DUSSAUD.